

André Gide et Paul-Albert Laurens, *Correspondance 1891-1934*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2015, 231p.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, vol. 116, 2016, p. 492-494.

Au sein de l'ensemble nourri formé par les correspondances déjà publiées de Gide (dont un nombre important a été (co)établi par Pierre Masson lui-même : celles de Gide avec Marc Allégret, Christian Beck, Louis Gérin, Francis Jammes, Robert Levesque, Aline Mayrisch, etc.), la publication de la bonne centaine de lettres échangées entre André Gide et le peintre Paul-Albert Laurens entre 1891 et 1934 aurait pu passer inaperçue. Or le statut « particul[er] » de l'amitié qui lie Gide et Laurens, bien mis en évidence dans l'introduction de l'édition, confère à cette correspondance une place et une importance singulières. En effet, l'amitié qui unit Gide et Laurens « n'appartient vraiment à aucune [des] catégories » habituellement identifiables au sein des relations amicales de Gide : le peintre académique, « résolument hétérosexuel », qui mène « une vie plutôt conventionnelle » n'est pour Gide ni un « “coreligionnair[e]” en homosexualité », ni un « frère en littérature », ni une personnalité originale. Entre le jeune Gide, fils unique et bientôt orphelin, et le fils aîné du peintre Jean-Paul Laurens, d'un an son cadet, sensible et délicat, la relation amicale relève de l'« évidence », mieux, prend une dimension fraternelle. D'ailleurs, c'est avec l'ensemble de la famille Laurens que Gide entretient des relations intimes : sur les 131 missives restituées, seules 81 concernent les deux artistes, les autres étant écrites *par* ou *pour* les membres de l'autre famille.

Si l'amitié entre les deux hommes a « dur[é] longtemps » et n'a « jamais connu » de « traverses », comme l'écrira Gide à Claude Laurens, le fils de Paul-Albert, à la mort de ce dernier en 1934, leur correspondance n'est pas linéaire pour autant. Elle connaît des interruptions, qui « ne signifie[nt] rien d'autre que la continuation régulière d'une relation trop naturelle pour qu'elle ait besoin d'être évoquée. » En dépit des lettres manquantes ou impossibles à dater, deux périodes peuvent être distinguées : la première décennie, faste et prolifique, qui se nourrit du voyage entrepris ensemble en Afrique du Nord en 1893-1894, et les trente années suivantes, où les échanges, moins réguliers, sont aussi nettement plus factuels, essentiellement consacrés aux détails pratiques de futures retrouvailles.

L'un des principaux intérêts de cette « correspondance à plusieurs voix » réside ainsi dans les correspondances croisées entretenues par les deux voyageurs avec la mère de l'autre durant leur séjour en Afrique du Nord : tandis que Paul-Albert Laurens écrit à Juliette Gide, souvent pour la rassurer sur l'état de santé de son fils, dont le rhume s'est rapidement aggravé en infection respiratoire à leur arrivée, Gide se livre de son côté, dans de longues missives poétiques et exaltées, adressées à la mère et au frère de Paul-Albert, à une description détaillée des découvertes culinaires et des paysages enchantés de leur voyage, dans un style volontiers « couleur locale », que des notes lexicographiques viennent expliciter avec précision. Les pertinents rapprochements textuels proposés par les deux éditeurs révèlent toutefois l'écart récurrent entre l'écriture épistolaire et l'expérience réelle : l'embellissement ou l'atténuation des aventures vécues traduit et renforce l'intimité des deux amis, « plus sérieuse, plus belle encore qu'aux meilleurs jours », comme l'écrit Gide à Madeleine Laurens en novembre 1893. Le ton badin et les plaisanteries qui émaillent simultanément les lettres de Gide à Jean-Pierre Laurens, le frère de Paul-Albert, peintre lui aussi, offrent quant à eux une image moins connue de l'écrivain épistolier : le potentiel franchement « comique » de sa plume, ainsi que Jean-Pierre lui en fait d'ailleurs le compliment dans une missive de décembre 1893. Dans la lignée de ce voyage initiatique à plus d'un titre – Gide écrira, dans un passage de *Si le grain ne meurt* que citent Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann entre deux lettres, que « le choix qu[e Paul] fit de [lui] pour compagnon décida de [s]a destinée » –, les échanges affectueux entre les deux

artistes révèlent, au-delà d'un intérêt commun pour l'art et l'esthétique, le rôle de soutien moral et d'encouragement dans l'effort de création qu'ils ont joué l'un pour l'autre. En effet, contrairement à la correspondance que Gide entretient simultanément avec d'autres artistes peintres (l'on peut penser à Maurice Denis par exemple), les lettres écrites à Paul-Albert Laurens possèdent à cette époque une résonance bien plus intime qu'artistique, que vient suggérer le style allusif de leurs échanges, explicité par des remarques et citations infra-paginales bienvenues.

Au fil des années, les lettres entre les deux amis désormais mariés (Gide épouse sa cousine Madeleine en 1895, Paul-Albert se marie cinq ans plus tard avec Berthe) deviennent plus rares, plus brèves et moins lyriques ; elles permettent de suivre, grâce à la patiente et minutieuse reconstitution, par les éditeurs, du cheminement géographique des deux familles, leur existence itinérante et les multiples visites aux résidences de l'autre, mais aussi le goût que les deux hommes ont continué à partager pour les grands événements culturels de la capitale, pour les salons de peinture et le théâtre en particulier. De leurs longs échanges de jeunesse, seules demeurent les exhortations finales à « travaille[r] ferme ». Malgré l'apparence parfois superficielle et convenue de leur correspondance, laquelle se dédouble d'ailleurs dans les grandes occasions, puisque les épouses correspondent entre elles, essentiellement lors des naissances et des morts (la naissance de Claude, le fils de Paul-Albert et de Berthe, en 1901, la mort des parents de Paul-Albert, en 1913 et 1921), les échanges entre les deux artistes ne versent jamais dans le factice : même si nombre d'amitiés connaissent « une usure inévitable », ainsi que le constatent les éditeurs à propos de l'amitié qui liait Gide à Maurice Quillot et à Marcel Drouin, la correspondance entre Gide et Laurens reflète une affection profonde et pérenne, qui fut un véritable soutien lors des périodes de crises (telle celle traversée par Gide dans les années 1910-1911), un encouragement sincère dans les périodes de création difficile, et une source de joie lors de leurs réussites respectives (expositions pour l'un, publications pour l'autre).

Enfin, l'insertion, entre les lettres de cette correspondance déjà polyphonique, d'extraits d'autres correspondances (résonnent ainsi, notamment, les voix de Paul Valéry, Eugène Rouart, Henri Ghéon, Jacques Copeau, Pierre Louÿs, etc.), permet d'inscrire l'échange d'André Gide et Paul-Albert Laurens dans le cadre élargi du milieu intellectuel et artistique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Par contraste, elle met en évidence l'égale et singulière aptitude des deux hommes à l'amitié, de celle qui se passe de maux comme de mots.

Stéphanie Bertrand (Université de Lorraine)